

AGGIORNAMENTO 40**4 FÉVRIER 2019****1- ACCUEIL**

Consensus didactique	JMB	10'
----------------------	-----	-----

2- OUVERTURE

Crise des Gilets jaunes, doctrine sociale chrétienne, Doctrine sociale de l'Eglise catholique :

respect - dignité, solidarité, bien commun, participation, subsidiarité ; vérité, liberté, justice, charité	JMB	10'
--	-----	-----

3- DIGNITE DE LA FEMME DANS L'EGYPTE DE LA BIBLE	JMB	20'
---	-----	-----

4- EVE, OU LE PRINCIPE FEMININ DE L'INDIGNITE ? VRAI OU FAUX ?	JMB	20'
---	-----	-----

5- ETRE FEMME DANS L'ANCIEN TESTAMENT	MP	20'
--	----	-----

6- ETRE FEMME DE PATRIARCHE	MP	20'
------------------------------------	----	-----

7- ETRE FEMME DANS L'ASCENDANCE DE JESUS	MP	20'
---	----	-----

Lieu : Salle de paroisse Saint-Maurice à Pully, av. des collèges 29, 1009 Pully (salle sous l'Eglise, parking adjacent)

19H30 à 21H30 - 22H00

Jean-Marie Brandt et Mario Poloni 079 345 80 46

3- DIGNITE DE LA FEMME DANS L'EGYPTE DE LA BIBLE

Le Nil est la source, au sens propre et au sens figuré, de la civilisation égyptienne. Et bien au-delà. L'idée de *matrice civilisationnelle* serait en effet plus exacte : elle a nourri une société qui, à trois reprises au cours de trois millénaires, a su se remettre en question (les trois *Périodes intermédiaires*), et à chaque fois renouveler son identité par de nouveaux acquis sociologiques. Son histoire a influencé de manière déterminante l'ensemble des sociétés *méditerranéennes* et *moyen-orientales*. Jusqu'à aujourd'hui, puisqu'elle irrigue le pré-carré de notre identité *judéo-gréco-chrétienne* dans ses dimensions spirituelle, sapientiale, éthique, artistique et même — cela peut paraître surprenant — sociologique. Les témoignages égyptiens présents dans la Bible sont nombreux et connus. On sait qu'ils peuvent se présenter sous forme de quasi *copiés-collés*. C'est ici la dimension *sociologique* qui nous retiendra. Plus précisément celle qui touche à la place de la *femme* dans la société. Avec la cautèle qu'on ne peut parler de l'Egypte ancienne sans parler de spiritualité, tant ce peuple aura été, par essence, religieux.

L'Egypte ancienne est une société qui a la *foi*. La *foi* dans une cosmologie mue par un principe divin qui garantit, pour tout homme et pour toute femme, le prolongement personnel de sa vie au-delà de toute finitude, aux conditions d'une exemplarité éthique. Ce principe d'éternité qui conditionne la vie terrestre et en définit la modalité ontologique, est de nature immanente. Si l'inaccessible surplomb de la transcendance judéo-chrétienne n'est pas ici en fonction, il n'en reste pas moins que l'homme et la femme, considérés au niveau de l'individu, apparaissent comme étant égaux devant la finitude et comme partageant à part égale la capacité d'une heureuse éternité.

Cette égalité ontologique se retrouve — nous dirons *se prépare* — dans l'accomplissement terrestre économique, sociologique et éthique. La balance bien connue est cet instrument de la pesée du cœur (le siège de la conscience) dont le poids ne doit pas dépasser celui d'une plume — la plume de Maât — pour permettre à l'âme du défunt de prolonger sa vie jusqu'à l'éternité bienheureuse.

La femme est considérée, en tant que telle et en tant qu'individu en chair et en os, comme étant l'actrice responsable de son accomplissement propre et de sa part à celui de sa famille et de la société. En pratique, elle gère l'économie familiale (en large majorité agraire) en parité avec son époux. Elle est redevable au même titre que lui de son travail et des fruits de son travail. Au point que le couple classique est le modèle social pour la vie. Si le paysan ne sait pas écrire, et son épouse non plus, tous deux connaissent à fond les formules poétiques du passage vers la vie éternelle au point de pouvoir les réciter chacun de son côté, et de sa propre responsabilité individuelle, au moment du franchissement des seuils mystérieux de la vie et de la mort. Il est fréquent qu'apparaissent, dans les milieux de la cour pharaonique et aussi — certes dans une moindre mesure — de l'administration du royaume, des femmes sachant lire et écrire, mieux des femmes réellement cultivées. Ce n'est pas pour rien que l'Egypte a présenté des femmes parmi les plus grands pharaons. L'exemple du couple amoureux, à la fois charnel et symbolique, de Néfertiti et Aménophis IV (Akhnaton), par les éloquents représentations artistiques de leur amour, donnent une démonstration éclatante du rang, du respect et de la dignité de la femme, de l'égalité femme - homme. L'articulation de ce rang à parité tournait donc autour de l'amour, fondamentalement de l'amour conjugal et cette articulation déployait ses effets dans toutes les couches de la vie économique, sociale et politique.

Cet extraordinaire — nous dirons *unique* — acquis civilisationnel n'est pas apparu spontanément. Les textes montrent qu'il était en germes dès les débuts (voir *Textes des Pyramide*, 2600 AVJC) et l'éclosion s'en est faite par à-coups à l'occasion de grandes crises qualifiées par les égyptologues de «périodes intermédiaires» (nous pourrions aujourd'hui, avec les travaux les plus récents, parler de «révolutions»). A chaque fois, le pouvoir central perdait l'essentiel de ses privilèges. C'est ainsi qu'au commencement seuls les pharaons étaient dotés de la capacité d'éternité. Puis ce furent les nobles et les membres de famille, de la cour et de l'administration. Enfin, cette capacité d'éternité heureuse s'est répartie sur le peuple tout entier.

Témoignent de cet extraordinaire acquis civilisationnel, non seulement les textes contractuels de l'économie et de l'administration (mariage, divorce, propriété, contrat, etc.), mais aussi les écrits poétiques. Ces écrits sont de deux types : *magiques* pour les rituels de *sortie vers la vie* (2100 AVJC) — faussement traduit par *Livres des morts* — et *littéraires* pour les déclarations d'amour (2110 - 1800 AVJC).

A titre d'exemple, voici un poème d'amour des années 2100 AVJC :

Troisième chant¹

Mon cœur espérait contempler sa beauté
Alors que je me trouvais assise dans sa demeure.
Là, je rencontrais Méhi, qui passait sur son char,
Entouré de ses jeunes gens.

Je ne sais comment l'éviter.
Passerai-je auprès de lui sans le saluer ?
Voici que le fleuve m'apparaît comme un chemin,
Car je ne sais où porter mes pas.

Comme tu es ignorant, mon cœur.
Pourquoi veux-tu passer auprès de Méhi sans le reconnaître ?
Vois, si je passe auprès de lui,
Je lui découvrirai mes sentiments,

«Regarde, je suis à toi », lui ferai-je comprendre,
Mais lui, il criera mon nom
Et me donnera à la maison

L'admirable féminité conférée à ce texte illustre, avec pudeur et réalisme, deux mille ans avant Jésus-Christ, la capacité d'amour et le reste qu'elle inspire.

Cet extraordinaire acquis civilisationnel — nous répétons cette formulation pour souligner le caractère décisif qu'elle porte jusqu'à nous — a servi de matrice à l'Ancien Testament. On en repère les influences directes dans les textes sapientiaux (*ketouvim*) tels que les Psaumes, Job, Qohelet, Cantique des Cantiques, etc.

4- EVE, OU LE PRINCIPE FEMININ DE L'INDIGNITE ? VRAI OU FAUX ?

Le principe de l'*indignité* de la femme, qui est la conséquence de son *péché*, et qui justifie son travail d'enfantement dans la douleur, tient d'une interprétation chrétienne de plus en plus dépassée et qui est en contradiction avec l'interprétation juive de ce même texte. Il en va de même, puisque tous deux sont créés égaux, pour Adam, qui s'est laissé entraîner au péché, et qui justifie que son travail s'accomplisse dans la peine. Et il en va de même pour le diable tentateur qui est condamné à l'ignominie du rampant.

L'analyse de cette différence d'interprétation est décisive pour ce qui est de la justification de la prétendue infériorité de la femme par rapport à l'homme, comme aussi de la nécessité rédemptrice de la souffrance. Une approche œcuménique par le biais de l'exégèse juive est donc capitale pour la

¹ SCHOTT Siegfried, *Les chants d'amour de l'Égypte ancienne*, (Trad.) Paris, Maisonneuve, p. 61

bonne compréhension des textes en général, et en particulier s'agissant de la justification du rapport homme - femme, de notre rapport à autrui et, par ricochet, de notre rapport à Dieu.

Les textes de référence ci-après sont tirés de la traduction de la Bible hébraïque par Josy Eisenberg² :

YAVH Eloïm prit l'Adam
et Il le déposa dans le jardin d'Eden
pour le travailler et le garder. Gn 2, 15

Le terme de *paradis* traduit du grec *paradeisos*, qui signifie le *jardin* (le «Jardin d'Eden»), est déformant et réducteur par rapport à l'hébreu. En effet : *Eden* et *Gan*, qui signifient tous deux le *jardin*, ont une valeur symbolique davantage qu'ils signifient concrètement des lieux. ou des endroits. Dans cet ordre d'idées, *Eden* signifie *jouissance, joie, béatitude*, et *Gan*, qui dérive du verbe *ganon, protéger*, signifie *protégé, en sécurité*. Le midrash explique qu'on ne peut être heureux que si on est avant tout protégé, en sécurité. Ainsi, Dieu a t'il placé l'homme dans le *Gan Eden.*, soit dans la sécurité qui permet à son bonheur, à sa joie de vivre et d'être, d'éclater. D'où la double polarité des lois juives : d'une part un commandement négatif — qui, exprimant la contrainte («Tu ne tueras pas») —, vise à la sécurité ; d'autre part un commandement positif — qui exprimant la liberté («Honore ton père et ta mère») —, rappelle que

le bonheur n'est pas seulement d'être protégé et de ne pas souffrir, mais aussi et surtout une expérience concrète d'un surplus d'être, d'un épanouissement.³

Ainsi, selon le midrash, l'homme, dans la symbolique de ses origines, ne serait pas dans le paradis, mais c'est le paradis qui aurait été placé dans l'homme. Nous ajoutons et dans la femme.

Et précisément, la libération vers la joie n'est possible que sous la contrainte de discerner le Bien du Mal, non pas tellement sur le plan axiologique d'une action bonne ou mauvaise, mais bien au plan ontologique de ce qu'est le Bien et de ce qu'est le Mal. Cette prérogative en effet, ne revient qu'au Créateur. Sinon, l'homme entre en concurrence avec le Créateur.

Et puis l'homme, qui est en sécurité ne connaîtra la joie que s'il a le moyen d'en être conscient. Autrement quelle seraient cette sécurité et cette joie dont il n'aurait pas conscience et qui n'auraient pas pour lui de réalité ? Un tel accomplissement passe donc nécessairement par la conscience, la responsabilité, c'est-à-dire le libre-arbitre et la capacité de choix, ou de jugement. En d'autres termes, le pari divin ouvre dès l'origine de l'homme et de la femme, indifféremment l'un par rapport l'autre, sur cet improbable partenariat qu'est le pari d'une Alliance possible entre la créature et le Créateur, entre l'immanence et la transcendance !!!

D'où le premier commandement négatif, qui limite la créature par rapport au Créateur et qui ouvre ce faisant la voie de cet improbable partenariat :

YAVH Eloïm ordonna
au sujet d'Adam, disant :
«De tout arbre du jardin,
manger, tu mangeras.
Et de l'arbre
de la connaissance du Bien et du Mal,
tu n'en mangeras pas,

² EISENBERG Josy, ABECASSIS Armand, *Et Dieu créa Eve*, A Bible ouverte II, Paris, Albin Michel 1979

³ Id., p. 23

car le jour où tu en mangeras,
tu mourras». Gn 2, 16-17

Leur ayant donné, et à l'homme et à la femme, la conscience et le libre-arbitre, soit la compétence et donc la responsabilité de discerner le Bien du Mal, ou encore, ce qui revient au même, entre la vie et la mort, le Créateur a fait face à un nouveau défi : forts de cette capacité, l'homme et la femme se retrouvent tous deux, à part égale, ensemble mais chacun de son côté, d'une espèce unique dans la création et ils risquent de se prendre pour Dieu.

C'est que Dieu en effet crée l'homme *homme et femme*. L'homme est double, signe d'imperfection, Dieu est Un, symbole de perfection. Le Talmud met d'emblée l'accent sur la sexualité, non pas en tant qu'élément honteux, mais au contraire en tant que facteur de retour possible à l'Unité, à la perfection. C'est dans l'union de leurs deux êtres indépendants que l'homme et la femme, que la créature humaine trouvera le chemin de l'Union, ou de la perfection, ou de la Vie. La sexualité est définie ici comme le rapport à la mort, dans le sens de la capacité à vaincre à travers l'union et son fruit : la descendance. Et donc aussi comme le rapport à la limite, à la finitude, dans l'ouverture à l'espérance d'un plus, d'un Au-delà. La sexualité n'a donc rien de honteux, bien au contraire, et, partant de là, la femme, dans ce type de rapport, détient un charisme et donc une responsabilité évidemment accrues par rapport à l'homme. De plus le apport à l'interdit, à la limite, à la finitude, à la mort, en bref le Mal, dans la tension avec le rapport à l'autre, soit la confiance, l'espérance, la foi, l'Alliance, en bref le rapport éthique, sont inhérents à la nature humaine et sont fondés dans le rapport de l'homme à la femme, impliquant leur égalité ontologique.

On conclut donc dans ce contexte que l'homme et la femme, qui sont encore situés au niveau du symbole, figurent et l'un et l'autre sur un rang de parfaite égalité, d'égalité ontologique, d'égalité dans le rapport à la vie et à la mort et d'égalité dans la gestion commune, à parité égale, de ce rapport.

Cette égalité ontologique est clairement indispensable et elle ne souffre d'aucune ambiguïté. C'est pourquoi Dieu observe ce qui suit :

qu'Adam soi seul
Je vais lui faire
une aide, en face. Gn 2, 18

Le rapport est à ce point ontologique ou fusionnel, qu'Adam, symbole, est créé à la fois homme et femme :

Mâle et femelle il les créa,
il les bénit,
et il les appela du nom d'Adam. Gn 5,2

Mieux encore, et de manière toujours plus concrète ou incarnée, sur le passage progressif du symbole anthropologique à la réalité de l'homme et de la femme que nous sommes en chair et en os, soit qui débouche sur Adam et Eve :

[...] Il n'est pas bon que l'homme soit seul,
je vais lui faire
une aide en face. Pirké de Rabbi Eliezer XII⁴

Encore une fois, si la femme est présentée dans un rapport de stricte égalité avec l'homme (nous avons parlé d'égalité *ontologique*), il n'en reste pas moins qu'il y a d'emblée déséquilibre, puisque la femme apparaît en toute première ligne s'agissant de sa capacité de conscience et de libre-arbitre — ce qui n'entraîne pas nécessairement un déséquilibre des responsabilités, attention à l'interprétation chrétienne ! Et ce différentiel en faveur de la

⁴ id., p. 132

femme joue aussi bien dans le rapport à l'homme que dans le rapport à Dieu. C'est vraiment la femme, qui dans son égalité ontologique avec l'homme, détient la clé du rapport éthique et spirituel :

Afin que l'homme ne se prenne pas pour un absolu, pour Dieu, il doit rencontrer la femme à la fois garante et épreuve et de son humanité. Tout se passe comme si la clé de la personnalité de l'homme était détenue par la femme. [...]. Dieu dit à l'homme : «Deviens toi-même face à cet alter ego, afin de mieux me rencontrer.»⁵ [...]. Il n'est donc pas bon pour Dieu que l'homme soit seul.⁶

On voit que l'homme et la femme ont été créés dans le dessein divin d'une Alliance, en parfaite égalité entre homme et femme, avec le Créateur en personne. On devine aussi entre les lignes que la femme étant la clé de ce dessein, sa vocation est à la fois plus lourde et plus libre que celle de l'homme. La femme serait plus responsable que l'homme. C'est d'ailleurs bien pour cela qu'elle choisira en toute conscience de goûter à la pomme.

Il reste à expliquer les raisons pour lesquelles l'interprétation chrétienne de la femme, montrée comme une vulgaire côte extraite de l'homme et donc comme son inférieure en toutes choses, est erronée.

Voici pour commencer les circonstances dans lesquelles a été commise cette erreur :

YAVH Eloïm fit tomber une torpeur
sur l'Adam, qui s'endormit,
et Il prit
une de ses *tsalotav*
et il referma la chair à sa place.
Et YAVH Eloïm construisit
la *tsela* qu'Il avait pris de l'Adam
en femme
et Il l'amena à l'Adam.
Et l'Adam dit : «Cette fois-ci,
os de mes os, chair de ma chair,
celle-là sera appelée *Ich*
car c'est de *Ich* qu'elle fut tirée». Gn 2, 21-23

Le terme de *côte* est la traduction de *tsela*, qui n'est pas, comme les chrétiens ont voulu le croire, la *côte*, partie de la cage thoracique, mais le *côté*, la limite, la côte maritime. Ici, il s'agit bien de la *limite*, celle de l'homme en tant que tel, soit dans la limite prise dans la tension d'un parfait respect réciproque. Le respect qui fonde la dignité de chacun et de la communauté familiale, et qui permet à chacun et à cette communauté de prospérer dans la perspective du dessein divin.

La distinction est faite d'emblée entre l'amour divin et l'amour charnel, l'un et l'autre entrant de plein fouet dans l'acte de création. La sexualité est donc partie inhérente de la création. Elle n'a rien de honteux, ni de mal, au contraire. C'est encore une preuve de l'égalité ontologique entre homme et femme :

C'est pourquoi l'homme abandonne
son père et sa mère,
s'unit à sa femme,
et ils deviennent une seule chair.
Et ils étaient nus, les deux,

⁵ Id., p. 133

⁶ id. p. 134

l'Adam et sa femme,
et ils n'avaient point honte. Gn 2, 24-24

La réalité reprend vite le dessus dans le récit : la mort est la condition de finitude qui génère la condition de joie et de bonheur d'éternité, ou d'accomplissement de l'image divine en l'homme (et pour part égale en la femme). Le *champ*, soit la limite du *Gan Eden* (le Jardin d'Eden), intervient sous la forme du serpent, soit de la bête la plus rusée du domaine des animaux sauvages. Ce *champ* est celui du domaine des bêtes sauvages, de la mort, de la violence, de l'affrontement, du mélange, de la confusion, de l'absence de confiance, de foi et de perspective d'Au-delà. Le *champ* (hébreux *Sadé*) est la partie de la création qui est hors le Jardin d'Eden, celle où le serpent règne par sa ruse. Le symbole, d'une puissance évocatoire infinie, vient d'une très ancienne culture de gestion de la vie et de la mort, sous la forme d'une médecine (Esculape, le Caducées, etc.) largement répandue dans tout le Moyen-Orient. C'est ainsi que

Le serpent est donc un personnage complexe. Moralement, il incarne la mort ; physiquement il symbolise la vie. L'animalité, c'est aussi la vitalité. Il est d'ailleurs suggestif de constater qu'en araméen, le serpent se dit *'hiviah*, mot proche de *'haim*, la vie.⁷

Le Judaïsme ne court pas au «diable et au bon Dieu». Il n'y a pas de diable, le mot Satan, signifie obstacle.

Ou bien il est présenté comme l'accusateur, qui joue son rôle de procureur dans l'accomplissement du dessein divin. Il ne tente pas l'homme : il le met à l'épreuve. Il est le principe du Mal dans la dramaturgie de la Création, dramaturgie dont la thématique est la mise en œuvre de cette improbable Alliance de solidarité entre Dieu et l'homme :

Et le serpent était rusé
plus que toutes les bêtes des champs
qu'avait faites YAVH Eloïm.
Il dit à la femme :
«Même si Dieu a dit
Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin.
La femme dit au serpent :
de tout arbre du jardin,
manger, nous mangerons.
Et du fruit de l'arbre
qui est au milieu du jardin,
Elohim a dit :
vous n'en mangerez pas,
vous n'y toucherez pas,
sinon vous mourrez !»
Le serpent dit à la femme :
«Vous ne mourrez point.»
Mais Elohim sait
que le jour où vous en mangerez,
vos yeux s'ouvriront,
et vous serez comme des Elohim,
connaissant le Bien et le Mal. Gn 3, 1-4

La femme vit que l'arbre
était bon à manger,
attirant à regarder,
et désirable, l'arbre, pour comprendre,

⁷ Id. p. 194

et elle prit de son fruit
 et mangea,
 et elle en donna aussi
 à son mari, avec elle,
 et il mangea. Gn 3,17

Dans l'accomplissement de cette première épreuve, on voit que si l'homme et la femme sont égaux devant la finitude et devant leur destin dans l'Alliance, la femme, comme on le mentionnait plus haut, qui est la clé du face à face avec l'homme et donc du face à face avec Dieu, est présentée comme davantage responsable, au sens qu'elle dispose d'un libre-arbitre plus avancé que celui de l'homme. Et c'est pour cela que le serpent s'adresse à elle, et non pas pour la raison erronée qu'elle est plus volage ou faible, bien au contraire :

Ils entendirent
 la voix de YAVH Eloïm
 qui se promenait dans le jardin
 au vent du jour
 et l'homme et sa femme se cachèrent
 devant YAVH Eloïm,
 au milieu des arbres du jardin.
 YAVH Eloïm appela l'homme
 et Il lui dit : «où es-tu ?»
 L'homme dit : «J'ai entendu Ta voix
 dans le jardin ; j'ai eu peur
 parce que je suis nu et je me suis caché.»
 Et Il dit : «Qui ta appris
 que tu étais nu ?
 Est-ce que tu as mangé
 de l'arbre,
 dot je t'avais défendu de manger ?» Gn 3 8-12

Adam fait preuve, pour le moins ou pour le dire gentiment, de son manque de maturité par rapport à la femme :

L'Adam dit :
 «La femme que Tu m'as donnée,
 c'est elle qui m'a donné de l'arbre,
 et j'ai mangé.» Gn 3, 11-13

Et Dieu ne s'y trompe pas dans son chapelet de jugements :

YAVH Eloïm dit au serpent:
 «Puisque tu as fait cela,
 maudit sois-tu entre tous les bestiaux
 et toutes les bêtes sauvages.
 Tu marcheras sur ton ventre
 et tu mangeras de la terre
 tous les jours de ta vie.
 Je mettrai une hostilité
 entre toi et la femme,
 entre ton lignage et le sien ;
 il t'écrasera la tête
 et toi, tu l'atteindras au talon.»

A la femme, Il dit :
 «Je multiplierai les peines de ta grossesse,
 dans la peine tu enfanteras tes fils.
 Vers ton mari, ton désir
 et il te dominera.»

Et à l'homme, Il dit :
 «Puisque tu as écouté la voix de ta femme,
 et mangé de l'arbre
 que je t'avis interdit de manger,
 la terre est maudite pour toi,
 c'est avec peine que tu mangeras
 tous les jours de ta vie.
 Elle fera pousser pour toi ronces et épines
 et tu mangeras l'herbe des champs,
 à la sueur de ton front,
 tu mangeras du pain
 jusqu'à ce que tu retournes à la terre
 puisque tu en es tiré,
 car poussière tu es
 et à la poussière tu retourneras.»
 Adam appela sa femme «Eve»
 car elle fut
 la mère de tout vivant. Gn 3, 14-21

De fait, la femme n'est pas condamnée à être dominée par l'homme. Au contraire, tous deux

sont entrés dans le monde du serpent, c'est-à-dire des guerres, de la violence, et de la loi du plus fort. Dans ce contexte, l'homme dispose d'une supériorité sur la femme.⁸

Et c'est l'homme qui pose désormais un regard nouveau sur la femme :

Adam appela sa femme «Eve»
 car elle fut
 la mère de tous les vivants. Gn 11,21

Ce face-à-face engendre un rapport nouveau, dans la tension duquel la femme, qui est devenue incarnée, charnelle, humaine, et qui a donc trouvé son nom — Eve, la vie — et qui a accompli sa nature de symbole, transfigure sa fonction de clé de l'accomplissement dans l'Alliance en facteur à son tour de création, puisque c'est elle qui désormais est la source de toute vie. A telle enseigne que, dans le judaïsme, c'est elle qui transmet, et personne d'autre, la qualité de l'identité juive et de la filiation dans la promesse divine.

Et voilà le sort de l'homme, dont le travail sera pas dans l'accouchement, mais dans le labeur du domaine du *Sadé*, du champ, du serpent, de la confrontation, de la mort :

YAVH Eloïm dit :
 «Voici, l'homme est devenu
 comme un d'entre nous,
 connaissant le Bien et le Mal.
 Maintenant, s'il étendait la main,
 prenant également de l'arbre de vie,
 en mange, et vit éternellement! »
 Et YAVH Eloïm le renvoya
 du jardin d'Eden,
 pour travailler la terre

⁸ Id., p. 339

d'où il avait été pris.
Et il chassa l'homme,
et installa, à l'est d'Eden,
les chérubins, et la flamme de l'épée tournoyante,
pour garder le chemin de l'arbre de vie. Gn 3, 21-24

Jean-Marie Brandt, 4 février 2019